

Terre humaine

Observant le quotidien d'adolescents en difficulté, Éric Chauvier mêle enquête scientifique et introspection en un projet littéraire ambitieux et novateur

SI L'ENFANT NE RÉAGIT PAS
d'Éric Chauvier
Allia, 126 p., 6,10 €

Eric Chauvier l'avait expérimenté dans son premier roman: c'est parfois en se soustrayant au regard de l'observateur que l'objet d'étude se dévoile. Premier roman dont le titre, *Anthropologie*, trahissait son bagage (Éric Chauvier, anthropologue de formation et de profession, travaille sur la perception des risques industriels) autant qu'il annonçait son projet d'appliquer au minuscule et au monde contemporain ce que l'université avait longtemps cantonné au général ou aux sociétés primitives.

De particularismes et d'universel, il sera à nouveau question dans ce quatrième ouvrage. Éric Chauvier livre le récit minutieux d'une soirée d'observations dans un centre d'accueil pour adolescents en difficulté. Il a été recruté par le directeur de l'établissement, soucieux d'obtenir d'un observateur extérieur des informations neuves sur le fonctionnement du centre et les relations entre éducateurs et les jeunes. Avec cette «demande d'évaluation des interventions éducatives», c'est



Centre d'accueil pour adolescents. Dans ce lieu qu'il prend pour terrain d'observation, l'écrivain s'interroge sur le rôle du langage.

le Montesquieu des *Lettres persanes* qu'il convoque, attendant du scientifique qu'il découvre de sa « posture naïve » tout ce que lui ne peut plus voir. La « phrase terrifiante » de Wittgenstein qui donne son titre au livre (« *Si l'enfant ne réagit pas au geste, il est séparé des autres et considéré comme fou* ») dit d'emblée les menaces de la norme pointées par l'observateur, et ce que la société, fût-elle le microcosme d'une institution, attend des individus de capacités d'adaptation à sa règle.

Éric Chauvier ne craint pas de dévoiler les tâtonnements de sa méthodologie, une feuille de route qu'il devra ajourner plusieurs fois pour atteindre son but. Ou pas, l'enquête étant toujours, ainsi qu'il le notait dans *Anthropologie*, « vouée à continuer ». Il se méfie des jugements péremptaires et de son inclination à la théorie, et son épistémologie, forte de son savoir universitaire et de ses lectures (à commencer par celle du sociologue Erving Goffman), sera en effet évolutive. Les premières minutes lui offrent le tableau attendu d'un foyer éclairé au néon où de grands corps gauches se

déplacent mollement, échangeant quelques maigres propos, s'échappant le plus souvent sur la terrasse pour brûler leur désarroi à grand renfort de cigarettes. Un théâtre où chacun répète son rôle à son

« Alors que la vie réelle les a brisés, celle de l'institution, en carton-pâte, peinte aux couleurs du dehors, est censée les guérir. Mais le phrasé nauséux de Joy existe dans le rejet de cette vie parodique. »

insu, où s'épanouissent un jargon et un fonctionnement prompt « à contractualiser les relations humaines ». Le cloisonnement est ici partout, véritable mise en abyme de lieux clos, du réfectoire aux

toilettes, et bien sûr aux corps dont les âmes peinent à extraire une colère larvée. La « vraie vie » est toujours ailleurs, dehors, hors de soi et hors d'ici, un Graal dont on est privé malgré ou par soi.

Très vite l'enquêteur évoque la nécessité de masquer son projet aux observés, se réfugiant dans un cagibi où trône un poster défraîchi de Britney Spears pour livrer ses impressions à son carnet de notes. Il scrute les mouvements, les corps donc, plus éloquents que les dires, et, prolongeant la réflexion saussurienne, les paroles, les silences, les hésitations et leur seul signifié. Et il expérimentera bientôt cet inconscient linguistique sur lui-même, devenant malgré lui son propre objet d'étude. Il s'étonne de ses réactions, de ce que son immersion provoque chez lui de réminiscences familiales et de malaise. Joy, une adolescente plus rebelle que les autres, rétive à la conversation, fuyante aux regards, cristallisera ses doutes et son trouble. « *Alors que la vie réelle les a brisés, celle de l'institution, en carton-pâte, peinte aux*

couleurs du dehors, est censée les guérir. Mais le phrasé nauséux de Joy existe dans le rejet de cette vie parodique. » Sa colère dans l'expression de ses besoins (la quête de cigarettes, prétexte comme un autre, semble sa seule obsession), ses mots en décalage avec sa rage apparente, tout dans cette jeune fille intrigue le narrateur quand les éducateurs sont aveugles à sa singularité.

La tonalité, la mécanique de cette voix désincarnée, la solitude qu'elle dénonce seront la brèche dans laquelle Chauvier plantera son intuition. « *Tout est langage, or le langage, voué à la communication, ne peut contenir le monde et tous ses possibles* », notait-il dans son précédent livre. Il devra aussi mener cette bataille perdue d'avance contre lui-même, cédant aux images personnelles qui l'assaillent en le détournant de son enquête. « *Comment pourrais-je dire quoi que ce soit de pertinent sur leur souffrance quand l'observation de leur étrangeté me ramène si vivement à la mienne ?* » Dans un glissement incoercible qui est

peut-être une fuite, d'autres voix le submergent venues d'un passé où, réuni en famille quelques années plus tôt sur une berge, il avait décidé d'observer les siens.

Tressant l'un à l'autre les deux événements, mêlant sciences sociales et littérature sans choisir de genre, Éric Chauvier esquisse sa propre poétique. De cette quête au point de départ scientifique l'auteur fait un objet véritablement littéraire, où l'issue, incertaine, importe moins que la démarche, où les protocoles sont sans cesse amendés, où les mots trouvent leur place mieux que les êtres. Plus que la recherche d'une genèse des rapports sociaux, Chauvier s'attache à décrire la nature humaine, les rapports liant l'individu au monde qui l'entoure et leur interaction. « *On fit comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi* », écrivait Segalen. L'humain est un terreau inépuisable pour lequel l'écrivain, observateur ou sujet, souvent les deux à la fois, est peut-être le seul à pouvoir inventer un langage utile.

SABINE AUDRERIE